

SYLVIE DURASTANTI

ÉLOGE  
DE LA TRAHISON

Notes du traducteur

*Essai*



LE PASSAGE

*À Jean et Simbad,  
l'intraduisible*

Cet essai est né d'un article publié par la revue *L'Âne*.

Illustration de couverture : *Livres, chandelle, statuette en bronze*  
de Sebastian Stoskopff, © Photo Josse

© Le Passage Paris-New York Editions, 2002

Traduire, c'est éprouver que les mots manquent. Continûment. Définitivement.

Que les mots manquent, on l'éprouve assez quand on se surprend à chercher un terme ou un tour, tout en esquissant un geste mimétique, en tendant l'oreille vers un écho intérieur, en reformulant sa phrase jusqu'au moment où ce mot s'entend, où ce tour se trouve.

Pourtant, si c'est effectivement dans les mots que l'on pense, dans quel impensé louvoie-t-on en dérivant entre deux langues? À quelle planche de salut se raccrocher, à quel saint se vouer en ce cas? Comment s'en tenir aux positions de saint Jérôme, patron des traducteurs qui estiment possible et suffisant de rapter du sens d'une langue dans l'autre? Il faut bien dire qu'il n'est de traduction réussie que par une double trahison : celle de la langue prétendument maternelle du traducteur et celle de l'autre, prétendument étrangère.

D'où le déni général de ce travail, de ce non-travail, de cette jouissance d'agent double, perpétuellement en porte-à-faux entre deux cultures louchant l'une vers

l'autre. D'où son désaveu même, de la part du traducteur. Son texte répond pour lui. Et cette voix jamais entendue, la sienne, n'est la doublure d'une autre, plus autorisée, qu'à savoir rendre certain accent inimitable, des fluctuations de l'écoute aux fluidités de l'écriture.

Le rapt de sens procède malheureusement d'une méconnaissance absolue de l'autre, fondée sur une illusion tenace : celle de la préexistence d'une espèce de langue de fond, doublant sans faille la diversité des langues parlées et écrites. Cette infrangible doublure linguistique ménage à la fois le caractère ineffable de l'expérience et sa très pure et très simple traduisibilité d'une langue dans l'autre. Pour les zéloteurs de saint Jérôme, tout serait donc traduisible, et, bien entendu, sans perte. Ce vœu pieux ne va pas sans douillet confort, ni sans avidité ingrate.

La traduction se limiterait-elle à une curieuse opération, où rien ne se perd, à charge que rien ne se crée ? Comment s'obtiendrait donc le bénéfice de cette opération ? Par la stricte mise en équation des unités minimales du discours d'une langue et de l'autre. Rien n'empêche de besogner ainsi, morphème après morphème, phonème après phonème.

Mais comment prétendre s'en tenir encore à la rigoureuse équation d'unités minimales de discours, quand on a traduit ne serait-ce qu'un livre ? Quand on s'est trouvé affronté au dire ne serait-ce que d'un écrivain ?

Un auteur travaille souvent contre sa propre langue, afin de créer sa langue propre. Comment restituer cette démarche singulière sans retrouver tel bonheur d'écriture ou tel malaise du sens poétique ? Autrement

dit, sans tenter de faire résonner chaque terme comme un nom commun à tous, un mot quelconque, dans son indiscutable évidence, mais aussi comme un nom, neuf et rechargé de sens, indéfiniment retenu ?

Sur son versant poétique, un texte ne saurait se réduire à la naïve ambition de communiquer, même s'il fait semblant de le faire. La traduction doit aussi communiquer du semblant. C'est pourquoi elle ne se limite pas à une communication pure et simple, directe, ni à travailler ligne à ligne, sur des unités réduites et décomposables jusqu'à l'infinitésimal (phrases, mots, phonèmes...).

Par ailleurs, la traduction n'est pas simple affaire de maîtrise d'une ou deux langues. Elle est davantage affaire de familiarité avec l'autre. Outre des problèmes aisément maîtrisables de vocabulaire et de syntaxe, s'en poseront forcément bien d'autres, plus traîtres. Par exemple, l'appréciation du ton (notamment dans un dialogue). Question de décodage, appréciation de l'intention de signifier qui est celle de l'auteur.

Mais pourquoi prendre la peine de communiquer du semblant ? Peut-être dans l'espoir de parvenir, de glissement en glissement, à une dérive de sens, une infinie métonymie – traque offerte au lecteur sous les espèces d'une incessante dérobade.

Ainsi s'impose la nécessité de travailler au niveau des grandes unités de discours : phrase, paragraphe, page, chapitre, pour aboutir à un livre. À ce livre, l'auteur, luttant parfois pour en transgresser les limites, n'aura bien souvent abouti que par défaut. Or ce même livre possède une compacité variable, un coefficient de densité propre, à évaluer à la page, au chapitre, au volume ; à

tâcher de restituer, en vertu d'une complexe mécanique des fluides – en se fiant au pur arbitraire. En d'autres termes, traduire, c'est écrire. Trafiquer des mots.

Quant aux mots, des « tourbillons, voilà ce qu'ils sont... et à travers eux, on atteint le vide ». Le poète atteint le vide, tel Hofmannstahl, parfois pour n'en plus émerger, tel Hölderlin.

Tout comme le poète, le traducteur frôle le vide. Seulement, après avoir touché au vide, il doit en revenir. À force de travailler les yeux fixés sur le vide, il verra, pour peu qu'il les garde grands ouverts, qu'il n'est pas de langue de fond. Encore devra-t-il se dispenser de trop remblayer ensuite.

Ainsi, une traduction ne saurait se limiter à une simple translation sans perte, de texte à texte ; elle ne peut se réduire à reconstituer intégralement une quelconque chaîne signifiante, homologique ou homophonique ; une telle reconstitution aboutirait simplement à une catalysation du signifié. Car la traduction travaille de langue à langue. Aussi, traduire ne se réduit pas à s'évertuer de tout réduire au même.

Ce travail est aussi plaisir. Plaisir qui n'a pas son pareil, et qui peut virer à la manie, à l'obsession, au besoin. Le désir de traduire va-t-il jamais sans une idée de commerce plus ou moins louche ? Au-delà des échanges de termes ou de tours, quelque chose de plus subtil passe en contrebande à la frontière de deux langues. Il passe ainsi un peu de l'autre. Pourtant, cette circulation ne se fait pas forcément au nom d'un pur idéal. Certaines œuvres ont été traduites par curiosité ou par intérêt – intellectuel, littéraire, scientifique ou

économique. Mais les motivations des traducteurs sont souvent étranges. Peut-on traduire sans acharnement à vouloir incorporer de l'autre, de l'autre langue, de façon presque totémique, vorace, jalouse et amoureuse, dans une langue maternelle qui en manque et qu'on voudrait, pour la tirer de sa béate et obtuse bêtise, de son achèvement mortel, faire enfin un peu craquer aux coutures ? Mais en beauté. Afin que ce démontage forcément impie de la lisse fiction du texte, refermé sur lui-même, soit aussi démontage sacrilège de la langue, obstinément hermétique à l'autre.

Ainsi envisagée, la tâche du traducteur peut sembler glorieuse, ou perverse : glorieuse, s'il se pense en perpétuelle rébellion contre deux ordres de pensée ou de langue ; perverse, s'il s'y trouve en incessant porte-à-faux. Abordée sous un autre angle, sa besogne paraîtra passablement mesquine : à la longue, quoi de plus morne que de se livrer sur le tissu de la langue à de patients raccommodages et ravaudages ? Pièce à pièce, mot à mot ? D'abord, en éliminer l'apprêt, sentant par trop le décalque et l'à-plat du patron syntaxique et du sinistre bien-dire. Puis, en gauchissant, en élimant çà et là, en ajoutant, bref en brummellisant, obtenir cette transparence, réussir ce tombé flottant, cette fatigue et cette oubliée élégance négligée que seul assure l'usage.

La traduction exige donc, avec une certaine rigueur systématique, une large part d'ambition esthétique. Mais d'ordinaire, le traducteur fait un travail ingrat, méprisé, invisible. Quiconque le verra peiner pour un salaire de misère, souvent durant des mois d'affilée, ne pourra que s'en étonner. Mais peut-être serait-il plus juste d'avouer qu'on ne fait pas simplement ce travail :

on s'y adonne, avec tout ce que le terme peut impliquer de passion farouche, d'entêtement borné, d'obsession malade, de délectation morbide, d'ascétisme ridicule, de goût de la finition artisanale, de maniaquerie du détail, de louche modestie, de répugnante perversité, d'amour et de haine mêlés quant à sa propre langue, d'hommage à l'œuvre d'autrui (au risque de saccage), d'appropriation sournoise et de spoliation ratée, de rigueur absolue envers le texte et de sévérité nécessaire envers soi, au stade ultime du labeur, quand il ne s'agit plus que de se juger. Tout simplement. Ces diverses impulsions, et bien d'autres encore, se mêlent et se confondent pour faire de la traduction littéraire un métier plus difficile à vivre que ne pourraient le laisser penser le douteux statut et la grotesque rétribution qui lui sont concédés. Alors pourquoi pratiquer ce métier-là? Telle est la question qu'on s'entend poser régulièrement – soit par soi-même, en son for intérieur; soit par d'autres, qui, à l'occasion, n'hésiteront pas à clamer haut et fort que ce n'est pas un métier. Exactement comme on disait naguère : ce n'est pas une vie. C'est certainement un travail de chartreux, contraignant parfois à une existence de carmélite. Puisqu'il y a tout de même des gens pour le faire, ce métier doit exister. Mais il faut bien avouer qu'il a quelque chose d'interlope. Un faux air déplaisant : apache de l'édition, voyou de la littérature... En des temps où critique et journalisme cèdent place à l'empire exercé par les médias, il hérite de l'opprobre qui frappait les petits métiers de l'univers littéraire, aujourd'hui presque disparus : le folliculaire et le polygraphe, le pisse-copie et le nègre, et autres gagne-petit. Pour s'y lancer, s'y

attacher et s'y tenir, pour l'exercer en somme, il faut donc avoir chevillé au corps le goût de traduire. Ce goût ne peut pas naître sans une expérience assez étrange. Pour reprendre une expression chère aux vieux professeurs de lettres, et d'ailleurs à double tranchant, il y faudrait un tempérament littéraire. Pourtant, il est des gens fort littéraires que la lecture, ou la découverte, d'une langue étrangère, ou de textes étrangers laisse parfaitement froids. Mais il en est d'autres qu'elle bouleverse.

Aborder un texte étranger revient à subir une averse sonore presque liquide qui se déverse sur vous tandis que vous lisez des yeux, et vous inonde de ses résonances mélodieuses ou incongrues, en assourdissantes cataractes, en répercussions infinies, en échos mouvants, lesquels se croisent, se recouvrent, se fondent, se multiplient, se résorbent... tandis que les mots déboulent, tantôt reconnus tantôt méconnaissables, mais avec une élasticité maligne, subtile, provocante, et s'enchaînent, s'appellent, s'enchevêtrent... changeant de couleur en cours de route comme un caméléon en folie, vous contraignant à faire machine arrière, à relire toute une phrase qui, à la lumière sourde de l'avant-dernier mot, s'obscurcit sous vos yeux, contaminant maintenant tout un paragraphe, et tandis que la contagion se propage, commence à vous donner froid dans le dos. (Où trouver les mots qui en diront autant, et pas plus?)

Sous leurs livrées changeantes, se lèvent inopinément d'autres reflets, souvenirs de précédentes rencontres, de premières découvertes, de différents contextes, mais le tout brouillé, intempestif, mal venu.

Et tous ces mots défilent, infiniment plus denses, mieux profilés, et plus vrais que ceux qui se dévident en sourdine, sur une onde cérébrale annexe, mal déconnectée, qui retransmet déjà à toute allure, n'importe comment, une première ébauche de traduction – lamentable...

Et pourtant la jubilation se mêle au désespoir, la frénésie à l'engourdissement, les tressaillements à la concentration, tandis que les mots vous ébranlent, avec une impudence inouïe, une simplicité déroutante, une fraîcheur accablante.

Impossible de résister au glissement, à l'aspiration, à l'avalanche de consonnes abruptes ou claquantes, de voyelles étrécies ou alanguies, à l'implosion sèche d'une syntaxe différente, aux salves de sens imprévisibles, aux bifurcations saisissantes du non-familier, au retour de lasso grammatical ressaisissant la pensée, histoire de la forcer vers de nouveaux défilés, de la faire ricocher en d'autres points, de lui ouvrir des étendues insoupçonnées...

Mais comment dire ce brassage d'eaux vives, cette puissance vivifiante et porteuse de marée, ce flux dévastateur, ce tohu-bohu littéral?

Une fois englouti dans un milieu étranger, presque suffocant, où vos tympanes bourdonnants captent d'étranges vibrations amorties, vous cédez presque au vertige, quand soudain, inopinément, l'échange se fait, les échos brouillés, déformés, confus s'espacent, le phrasé trouve sa respiration, le texte se délie, le sens fuse par bouffées cadencées.

Et pourtant, le médium résistant qui faisait obstacle est toujours là, présent, lissant simplement les aspérités

et les saillies verbales d'une pellicule humide, d'une membrane muqueuse, qui revêt la langue étrangère d'un éclat natif et rare.

Mais cet éclat risque de se ternir sous vos yeux, à défaut de trouver la formule qui l'emprisonnera d'un même et pourtant autre film transparent. Dans cet incessant va-et-vient entre l'effervescence tremblante de la découverte et l'accablement du plus plat désespoir, il n'y a place que pour un tâtonnement de scaphandrier : avec des gestes ralentis et des doigts déjà gourds, dans une lumière glauque de demi-jour linguistique, il faut faire les infinitésimales soudures susceptibles d'enrober d'un paillon translucide des trouvailles fragiles que l'exposition à l'air libre pourrait oxyder.

Loin de la surface des échanges anodins, près des abysses du langage, ce travail a aussi son ivresse des profondeurs. Et le plus difficile est de vous y arracher, pour examiner vos prises d'un œil froid, quitte à faire de pénibles découvertes.

Rien de plus déprimant que de voir tel montage s'effriter, tels mots se ternir sous vos yeux.

Ailleurs, parmi les vivants qui marchent et parlent entre eux, au lieu de s'enfermer pour écouter des absents ou des morts, d'autres connaissent parfois semblable désespoir : les pétales d'une fleur arrachée à la terre sont vite maculés de pollen, les plus belles couleurs d'un papillon collent aux paumes qui les emprisonnent, la pièce de mikado tirée avec délicatesse fait pourtant choir toutes les autres... Par amour des mots, de leurs nuances et de leurs ombres, de leur chair et de leur nerf, replongez plus profond encore dans les eaux mêlées du langage...

Afin de traduire, sans doute vaut-il mieux savoir lire. (Mais c'est déjà entrer dans le domaine des prétentions exorbitantes.) Pardonnerait-on au traducteur une fierté de technicien, s'il se flatte aussi de savoir écrire ? La lui pardonnerait-on plus aisément, si cette fierté est tempérée de modestie ? Il peut se flatter de savoir écrire... Tant qu'il ne transcrit que les textes des autres, c'est que lui n'a rien à dire. Le voilà donc remis à sa place, étroite et inconfortable, mais surtout, invisible. Il doit se résoudre à œuvrer dans la clandestinité. Il se fait donc discrète doublure, vouée à d'éternelles coulisses, tapie dans l'ombre de l'auteur.

Quel est le traducteur qui, au détour d'une page, ne s'est pas mordu les doigts d'avoir accepté un texte ? Ou pis encore, de l'avoir proposé à un éditeur, après l'avoir dévoré en quelques heures ? Les occasions et le temps d'y resonger ne font pas défaut, quand la traduction se réduit à une solitaire traversée du désert : au fil de plusieurs centaines de pages, de milliers de caractères, d'innombrables chausse-trappes, combien de découragements, de ratures, de sueurs froides ? Combien de désespoirs ? Combien de dégoûts ? Il y a pire que relire son texte et se dire : mais ça ne ressemble à rien ! Il y a le fait de se dire : ça n'est pas ça.

Combien de fois doit-on se dire et se redire avec exaspération ou désespoir, ennui ou dégoût : ça n'est pas ça ? Seulement, entendons-nous bien : dans ce métier, ce métier sur lequel il faut cent fois remettre son ouvrage, le « pas ça » du professionnel n'est pas celui du dilettante, ni même de l'amateur. Pour l'amateur, qui voue à une langue étrangère une passion d'autant plus

violente qu'il la comprend moins ou qu'il l'idolâtre, ce n'est pas ça parce qu'en fait, ce ne sera jamais ça. Il suffit d'entendre parler de la puissance évocatrice de l'anglais quelque'un disposant à tout casser de deux cents mots de vocabulaire pour comprendre que les performances illimitées prêtées à une langue sont parfois fonction de l'incompétence du locuteur. Pour le dilettante, qui voue des heures et des heures de sa vie à traduire un texte, ce n'est pas ça, jusqu'au moment où ça lui chante.

Pour le professionnel, mieux vaut que ce soit « ça » à l'heure où il s'agit de mettre sous presse : la machine éditoriale cale aujourd'hui plusieurs livres en une matinée, et doit tenir compte des offices de mise en librairie comme par exemple de la sortie d'autres traductions du même texte d'un même auteur, sitôt celui-ci tombé dans le domaine public...

Quel traducteur ne sera pas consterné par l'absurdité d'un métier qui l'amène, dans le cas d'un texte obscur jusqu'à l'impénétrable, bouffon et continûment obscène (pour le nommer : « le Verbe », dans *Interzone*, de Burroughs), à devoir tout remettre à plat, afin d'en décrypter chaque allusion, avant de tout remonter, bien entendu en transposant chacun des jeux de mots ? De quel secours peut lui être alors la théorie ? À quoi se réduit le mouvement imprimé à l'écrit, sinon à un souffle animant une carcasse syntaxique à étoffer d'autant de muscles, de nerfs et de chairs que l'original ? Demande-t-on à un taxidermiste de rendre la vie à une dépouille ? C'est pourtant exactement ce qu'on attend d'un traducteur.

Au fin lettré curieux de savoir quels ouvrages avaient pu donner naissance à son œuvre, Descartes aurait

répondu : voilà ma bibliothèque, en lui montrant un bœuf écorché pendu dans une étable. Voilà mon écorché, pourrait dire n'importe quel traducteur en exhibant un bouquin fatigué, tombant en morceaux.

Amoncellement chaotique d'ébauches et de brouillons torchés à la va-vite, de mots notés en vrac, de phrases jetées, de copies brochées sous l'impulsion du moment, bousculade confuse de tournures discordantes, jaillissements torrentiels, tumultueux, écumant à gros bouillons d'une langue impure – voilà le premier jet.

Pourtant, malgré ses crachotements, ses gargouillis, malgré ses impuretés destinées à être écumées, il arrive que le premier jet se révèle parfait, d'emblée, ne serait-ce que par endroits : aigrette d'encre aspergeant la page d'un inimitable paraphe, que devront épargner précieusement toutes les nécessaires ratures à venir. Sous l'épaisse couche de griffonnages où disparaît le brouillon, apparaît dans une limpidité foudroyante, lapidaire, singulière, la formule cherchée. Là, le phrasé devient gant de peau mouillé épousant la main à la perfection. Là, transparait le dynamisme plastique du verbe, à la fois parlé et écrit, dépositaire et même condensateur de voix, de gestes, de regards, d'actes et d'émotions. Là, à travers la sténo du style, éclate le drame propre à l'écrit. Drame redoublé et multiple, drame dans le drame. Voilà pourquoi l'on peut, sans encourir l'accusation de passéisme, préserver l'intégrité, l'originalité d'une langue donnée – gauchie, assouplie dans ses plis intelligents par l'accumulation du temps, la sédimentation des sens, et non fossilisée. Vivante, parce qu'habitée, parce que vécue.

Oui, comme on fait son lit, on se couche. Oui, comme on fait sa phrase, on s'écrit. C'est pourquoi il faut se garder des traductions serviles, trop dévotieusement attachées à la lettre. C'est pourquoi il faut serrer son style, en retrancher toutes les superfluités, en gommer les flagrantes maladresses, en travailler la souplesse, en affiner la fluidité. Bref, en contrôler le débit, le flux, le cours, l'ondoiement. Évidemment, pas question d'échapper aux contraintes de toute langue, à la quadrature propre du français, cloué entre les vingt-six piquets de son alphabet, étranglé par les rigueurs de sa grammaire, dont les ressources n'éclatent qu'à la lumière offerte par des dictionnaires. Mais sous prétexte de se servir d'alphabets, de grammaires, de dictionnaires, pourquoi s'y soumettre sans imagination ? Pourquoi mettre la langue en coupe réglée ? Pourquoi se plier à la mortelle méthode, à l'alignement systématique, à l'ordonnance de pure façade chers à des profs capables de dégoûter n'importe qui d'explorer les arcanes du style ?

Un certain nombre d'ingrédients ne suffisent pas à faire un mets. Et souvent, on se voit servir des traductions qui ne sont que d'infâmes ragougnasses, de lamentables soupes, où des ingrédients mal choisis, mariés en dépit du bon sens, puis trop ou trop peu, mais invariablement mal cuisinés, surnagent tristement dans une écume grise. Ou alors, des traductions ridiculement apprêtées, avec des délicatesses, des préciosités incongrues, des grâces frelatées de langue savante mal employée. Une langue maniée sans subtilité, un vocabulaire minimal émaillé de lieux communs, recouvert d'un vague badigeon de style, au prix de quelques retouches purement cosmétiques...